



JON  
SWAIN

# River of Time

Mémoires de la guerre  
du Vietnam et du Cambodge

ÉQUATEURS



## RIVER OF TIME



Jon Swain

# RIVER OF TIME

Mémoires de la guerre  
du Vietnam et du Cambodge

*Traduit de l'anglais par Samuel Todd*

ÉQUATEURS

Titre original : *River of Times*.

1<sup>re</sup> publication : Londres, Random House, 1995.

ISBN 978-2-84990-634-7.

Dépôt légal : mai 2019.

© Jon Swain, 1995.

© Éditions des Équateurs/Humensis, 2019.  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

[contact@editionsdesequateurs.fr](mailto:contact@editionsdesequateurs.fr)  
[www.editionsdesequateurs.fr](http://www.editionsdesequateurs.fr)

*À la mémoire de ma mère et de mon père*

Two things greater than all things are  
The first is Love, and second War.  
And since we know not how War may prove,  
Heart of my heart, let us talk of Love !

Rudyard Kipling.



## Chronologie

- 1954 La défaite de Diên Biên Phu marque la fin de l'Indochine française. Le Vietnam est divisé en deux parties par les accords de Genève. Le Nord est dirigé par le communiste Hô Chi Minh et le Sud est soutenu par l'Occident.
- 1965 Les États-Unis envoient des troupes défendre le Vietnam du Sud en proie à une insurrection communiste soutenue par le Nord.
- 1968 Les communistes lancent l'offensive du Têt, attaquant plus d'une centaine de villes et de villages dans le Vietnam du Sud. Plus de 530 000 soldats américains sont alors déployés. L'aviation américaine bombarde le Vietnam du Nord et les Américains livrent une guerre secrète au Laos contre l'organisation communiste Pathet Lao et l'armée nord-vietnamienne. Seul le Cambodge, dirigé par le prince Norodom Sihanouk, échappe aux combats qui déchirent la région. Pour les États-Unis, l'offensive du Têt marque un tournant politique. Le pays se rend alors compte qu'il ne remportera jamais la guerre et commence à organiser sa retraite.
- 1970 Au Cambodge, Sihanouk est destitué par son ministre de la Défense et leader de la droite, le général Lon Nol. Après ce coup d'État, la guerre du Vietnam arrive au

Cambodge. Les Américains fournissent des armes à Lon Nol, tandis que les communistes cambodgiens, les Khmers rouges, sont soutenus par le Vietnam du Nord et par la Chine, devenant une armée cruelle et très disciplinée.

- 1973 Les accords de paix de Paris sont signés. Ils donnent aux États-Unis les moyens diplomatiques de retirer leurs dernières troupes du Vietnam du Sud et de rapatrier leurs prisonniers. La guerre continue.
- 1975 Les Khmers rouges renforcent le siège de Phnom Penh. Le 12 avril, l'ambassade américaine et d'autres étrangers sont évacués par hélicoptère. Cinq jours plus tard, les Khmers rouges prennent la ville. Privés des forces de frappe et du soutien logistique des Américains depuis les accords de 1973, les Sud-Vietnamiens déposent les armes. Le 30 avril, ils sont mis en défaite et les troupes communistes prennent Saïgon.
- 1975-1979 Le Cambodge est secoué par la révolution des Khmers rouges. Un exode massif de boat-people s'organise en provenance des deux parties du Vietnam, unies sous le commandement communiste. Le Laos devient également un État communiste.

Terres d'un passé toujours vivant



Les journalistes qui ont couché sur le papier leurs récits des guerres du Vietnam, du Cambodge et du Laos sont si nombreux qu'aujourd'hui un livre de plus pourrait sembler superflu. Leur rengaine, ressassée et rebattue, commence souvent par « Je me souviens, quand j'étais en Indochine... ».

Si je me rends coupable du même péché et que ma voix sonne comme celle d'un vieux routier de l'Indochine, veuillez m'en excuser. Il n'est pas dans mon intention de faire commerce de la nostalgie. Si j'ai parfois une vision romantique de certains aspects de la guerre, mettez cela sur le compte de la fougue de la jeunesse. Aujourd'hui encore, les pays de l'ex-Indochine française demeurent à part en Asie, même s'ils ne font plus les « unes » tragiques de l'actualité.

S'ils se modernisent sous l'impulsion occidentale, ces territoires restent à la fois bouleversants, magnifiques et provocateurs. Ces pays ont imprégné ma vie comme aucun autre. Je regrette d'avoir dû un jour les quitter et reconnais volontiers que j'aurais aimé les explorer davantage. J'y ai vécu en des temps drama-

tiques, alors qu'ils étaient la proie de conflits et qu'ils se décomposaient sous les coups des armées étrangères, des idéologies et d'une oppression interne.

L'impact de ces guerres sur l'Indochine a été terrible, et les victoires communistes une épouvantable désillusion. Mais une constance traverse ces pays : le Mékong. Les grands fleuves sont empreints d'une magie particulière. Même bien des années après, le Mékong me donne envie de m'asseoir sur ses rives et d'y regarder défiler le cours de ma vie.

Le plus long fleuve d'Asie du Sud-Est naît tranquillement d'une petite source glacée de l'Himalaya tibétain, sur le toit du monde. Puis, alimenté par la fonte des neiges et les ruisseaux de montagne, il dévale les gorges abruptes du sud-ouest de la Chine, serpente et virevolte à travers les collines de la jungle laotienne ; enfin, sautant une série de rapides, il pénètre au Cambodge et s'écoule ensuite à une allure plus paisible dans le sud du Vietnam, étendant ses méandres jusqu'à la mer de Chine méridionale, au sud de Saïgon.

Entre 1970 et 1975, j'ai vécu sur les terres du Mékong – au Cambodge et au Vietnam –, et fait des incursions au Laos pour enquêter sur la guerre secrète que l'Amérique y menait. Ce livre est avant tout un compte rendu personnel de cette époque tumultueuse. Durant cette période, le Mékong s'est faufilé à maintes reprises dans ma vie. Il m'est devenu plus familier que la Tamise ne l'est pour un Londonien. J'avais à peine plus de vingt ans et j'étais l'un des six cents journalistes accrédités à Saïgon par le Commandement pour l'assistance militaire au Vietnam et membre, à Phnom Penh, d'un plus

petit cercle autorisé par le gouvernement – soutenu par les États-Unis – de la désastreuse République khmère.

Très vite, le fleuve m'a submergé. À ses côtés, j'ai appris des choses sur la vie et la mort que je n'aurais jamais pu percevoir en Europe. J'ai appris l'excitation de l'amour, teinté de mélancolie, si caractéristique de ce coin d'Asie. J'ai appris aussi que le Mékong n'est pas aussi innocent qu'il y paraît parfois. Il est vrai qu'il est source de vie pour les terres d'Indochine, mais il a un autre visage qui, le moment venu, se dévoile : celui de la violence et de la corruption des pays qui le bordent.

Les terres d'Indochine n'ont jamais été ce coin paisible et reculé d'Asie, peuplé de paysans dociles et souriants que l'on dépeint communément. Au contraire, c'est une terre de despotisme, de sauvagerie primitive et de souffrance. L'Histoire montre que la violence autant que le plaisir des sens sont inhérents au caractère indochinois, et particulièrement à celui des Cambodgiens. La violence est inscrite dans leur ADN. Les Cambodgiens « semblent seulement savoir comment détruire, pour ne jamais reconstruire », a écrit Henri Mouhot, illustre explorateur français, mort du paludisme en remontant le fleuve en 1861. À propos du Mékong, il poursuivait : « La vue de ce beau fleuve fit sur moi le même effet que la rencontre d'un ami ; c'est que j'ai bu longtemps ses eaux ; c'est une vieille connaissance ; il m'a longtemps bercé et tourmenté. Aujourd'hui, il coule majestueux, à pleins bords, entre de hautes montagnes dont il a rongé la base pour creuser son lit ; ici, ses eaux sont boueuses et jaunâtres comme l'Arno à Florence, mais rapides comme un torrent ; c'est un spectacle vraiment grandiose. »

Pour ma part, il y a certaines images que je ne pourrai jamais oublier : celle de corps ballottés dans la violence des courants, non loin d'une petite ville à cinquante kilomètres au sud de Phnom Penh, dans la brume matinale, quand le Mékong déploie sa majesté et ses mystères ; ou l'image tragique, à l'aube, d'un bombardier B52 de l'armée américaine larguant son chargement d'engins explosifs sur cette même ville, transformant son centre en un amas de décombres sous lesquels quantité de personnes périrent. « J'ai vu un chapelet de bombes largué sur la ville, mais rien de bien méchant », déclara le colonel Opfer, attaché militaire américain, lors d'une conférence de presse. Opfer n'avait rien compris. Ce bombardement avait tué ou blessé pas moins de quatre cents personnes. Un homme y avait même perdu douze membres de sa famille.

Pas plus que je n'oublierai le jour où un général cambodgien fit avancer ses troupes – protégées par un rideau de civils vietnamiens – droit sur les armes des Vietcongs qui les attendaient. « C'est une nouvelle forme de guerre psychologique », affirmait le général tandis que les corps tombaient devant lui.

C'est à Phnom Penh, sur les rives de l'un des quatre bras du Mékong, qu'un matin de 1975, je crus que j'allais mourir. Un jeune soldat khmer rouge braqua son pistolet sur ma tête. Il semblait n'y avoir aucune raison pour qu'il n'appuie pas sur la détente. Aujourd'hui encore, j'ai le désagréable sentiment que, sans doute, je ne devrais pas être vivant.

Ces événements ont déclenché d'autres émotions. La guerre nous rend aussi romantique que cynique. La tragédie attire, elle engendre l'euphorie en même temps



que l'épuisement. Quand rôde la mort, le moindre sentiment vaut de l'or. La camaraderie s'en trouve renforcée, comme l'amour.

Avec le temps, inévitablement, l'intensité des sentiments s'estompe. Cependant, j'ai souvent le désir ardent de retrouver le lieu où tout a commencé pour moi. Pas le Cambodge de la fin, celui des heures les plus sombres, de Phnom Penh assiégée, cernée de barbelés, débordant de réfugiés dont la souffrance reste l'un des pires tableaux de l'Asie du xx<sup>e</sup> siècle.

Je veux retrouver le Cambodge du début des années 1970 et l'innocence de mon premier voyage en Indochine. Je rêve des rues de Phnom Penh aux parfums de fleurs ; de la simplicité des villages riverains du Mékong, entourés de manguiers, de bananiers et de cocotiers ; de la splendeur de la jungle ; des rizières vertes comme des pelouses ; des femmes exquises ; du parfum de l'opium ; de la chaude caresse de l'air ; et de la paix qui régnait sur tout. La naissance d'une magnifique histoire d'amour – cela aussi appartient à l'Indochine que je chéris.

Le souvenir de ces premières journées me ramène au Cambodge de mes rêves. Par un matin froid de 1970, je laissai derrière moi Paris et ses pigeons gris sous un ciel blafard. Je travaillais alors au *desk* anglais de l'agence France-Presse (AFP) depuis presque deux ans, mais nourrissais le désir d'être muté au Vietnam et harcelais sans relâche mes rédacteurs en chef pour y être envoyé. D'où venait ma passion pour l'Indochine ? D'un bref flirt avec la Légion étrangère, qui s'y était d'ailleurs remarquablement battue, et d'un goût pour l'aventure.

Finalement, un coup d'État exauça mes prières. Les nouveaux chefs considérant Jean Barré, le correspondant de l'AFP à Phnom Penh, comme un élément hostile, l'avaient viré. Dans leur grande sagesse, les huiles françaises de l'AFP décidèrent de le remplacer par un non-Français. Ils me choisirent et m'envoyèrent comme envoyé spécial pour une mission de trois mois. J'y restai cinq ans.

Vingt heures après avoir décollé de Paris, l'avion entama un dernier virage, le Mékong apparut avant de se dérober brusquement, et j'atterris dans un autre monde. En ce premier jour, j'eus l'impression d'accéder à un magnifique jardin. Tandis que je descendais la passerelle du Boeing 707 d'Air France vers le tarmac brûlant de l'aéroport Pochentong de Phnom Penh, oubliant Paris, j'amorçais une aventure, puis une histoire d'amour, avec l'Indochine.

Elle ne m'a plus quitté et je ressens encore son charme indolent. Sur la route du petit aéroport où m'avait retrouvé Bernard Ullman, le correspondant de l'AFP, se dressaient ici et là des arbres aux fleurs d'un rouge stupéfiant. Les attaques à la roquette et autres actes terroristes allaient débiter quelques mois plus tard, et il était encore possible de se promener à pied ou en cyclo-pousse en sécurité le long des rues tranquilles. Les voitures se faisaient rares. On ne voyait pas encore la guerre. Les soldats portaient au front à bord de bus aux couleurs joyeuses et de camions Pepsi-Cola réquisitionnés par l'armée.

J'habitais le Studio Six, un duplex de deux pièces avec ventilateurs au plafond, situé au rez-de-chaussée de l'hôtel Le Royal. Cette vaste demeure à l'allure

presque seigneuriale, enveloppée de bougainvilliers flamboyants, avait abrité dans le temps le Club des officiers français. Elle servait désormais de confortable base aux touristes venus de France au Cambodge pour la chasse, la visite des temples d'Angkor ou goûter à la beauté légendaire de ses femmes. Je fus immédiatement conquis par son atmosphère romantique : l'escalier de bois sculpté menant à d'interminables couloirs aux lumières tamisées, le jardin luxuriant peuplé de plantes étranges, la piscine, les photos jaunies d'Angkor sur les murs aux couleurs délavées, la brochette de Français, venus des plantations de caoutchouc, descendant au bar les Pernod à la file.

Dans le studio, il y avait une pile de vieux exemplaires du *Monde*, des livres, des bouteilles d'eau, un sac à dos et une sacoche à appareils photo, de vieilles balles de mitrailleuse et, au mur, une exotique carte touristique du Cambodge, illustrée d'éléphants, de tigres, de temples et de chutes d'eau, le tout traversé par le sinueux Mékong, aux méandres soulignés d'une épaisse ligne bleue.

Ce soir-là, la ville baignait dans une douce lumière pourpre. Bernard, vétéran parmi les vieux routiers de l'Asie, m'emmena fêter mon arrivée au Café de Paris, la meilleure table française de Phnom Penh. Albert Spacessi, le gros propriétaire corse, au pantalon remonté par des bretelles jusque sous les tétons, nous accueillit avec magnificence, irradiant d'hospitalité. On se régala de chevreuil local arrosé de délicieux vins français sous des posters bon marché de Notre-Dame et de la place de la Concorde. Puis, au lieu de sortir dans la grisaille parisienne aux rues pleines de passants, se hâtant tête

baissée et col remonté contre le froid, je découvris un monde merveilleux aux parfums tropicaux, le silence nocturne seulement troublé par une bande de filles qui s'étaient agglutinées autour de nous et proposaient de passer la nuit en leur compagnie.

Tandis que nous rentrions à l'hôtel en cyclo-pousse, Bernard m'expliqua son point de vue : « L'Indochine, c'est comme une femme splendide. Elle te submerge et tu ne comprends jamais vraiment pourquoi, dit-il, de la tendresse dans la voix. Parfois, ton cœur peut s'égarer quelque part, un quelque part qui ne cessera de t'attirer. »

Je n'ai jamais oublié ses paroles.

## Guerre dans les rizières

Ce jour m'était offert  
pour préparer le départ...  
empaqueter les tenues  
et jeter un dernier regard,  
replier soigneusement les souvenirs en moi  
et les sous-vêtements dans le sac...  
ne prendre que le nécessaire  
en espérant que ça suffirait.



Les images du Cambodge me reviennent sans cesse – ses couleurs, les gens qui meurent, la dignité des femmes qui triment dans les rizières, le crépuscule scintillant sur le Mékong, les enfants jouant au chat et à la souris pieds nus dans les rues. Au début des années 1970, Phnom Penh avait quelque chose d'enchantement : les moines bouddhistes au crâne rasé arpentaient dans leur robe safran les avenues bordées d'arbres en fleurs ; les écolières aux sourires éblouissants, vêtues de blouses blanches et jupes bleues, passaient à vélo et offraient des colliers de jasmin pour se faire prendre en photo ; les amoureux flânaient sur les berges du fleuve impassible près du vieux Palais Royal ; on se promenait à dos d'éléphant dans le parc. Je me souviens encore du tintement des cloches du sanctuaire au sommet du mont auquel la cité doit son nom.

Loin de l'agitation européenne, j'avais l'impression que le temps s'était arrêté. Au début de la guerre, cette vie faite de tolérance et d'affabilité ne disparut pas du jour au lendemain. Elle s'effiloche peu à peu. La pauvreté était à peine visible. L'existence tournait autour

de la famille, des fêtes bouddhistes, du rythme des saisons, comme depuis l'époque d'Angkor, apogée de la civilisation khmère. Ces Cambodgiens n'étaient pas rusés comme leurs imprévisibles voisins thaïs et vietnamiens, mais hédonistes et insoucians, et ils avaient une foi puérile dans la capacité des Occidentaux à résoudre leurs problèmes. Ils vivaient simplement, naturellement. Sans la moindre idée du désastre à venir. Leur naïveté était touchante. À mes yeux, cela faisait partie de leur charme.

Je n'avais emporté à Phnom Penh presque aucun vêtement, mais quelques livres et l'habituel équipement du journaliste de l'époque – une machine à écrire portable Olivetti Lettera 32 et un appareil photo. En partant pour l'Indochine, j'avais suivi mes instincts les plus profonds, comme tiré par une sorte de force intérieure. Depuis l'adolescence, ce coin d'Asie me semblait auréolé de mystère et de poésie ; et voilà que j'étais dans sa ville la plus enchantée.

J'explorais cette petite ville accueillante – alliance parfaite des cultures française et asiatique – avec le sentiment de pénétrer un monde aux dimensions nouvelles, où tous mes rêves pourraient se réaliser. Les frustrations accumulées dans ma vie occidentale s'évaporaient dans la beauté et la simplicité de l'Indochine. J'avais été raisonnablement chanceux – des parents aimants et de bonnes études en Grande-Bretagne –, mais j'étais déterminé à tracer ma route de correspondant à l'étranger sans le coup de piston habituel dans ce milieu. Ici, je pourrais dire adieu à mes maladresses juvéniles et être libre pour la première fois de ma vie.

J'arrivais bardé de mes idéaux de jeune homme sur le



caractère glorieux de la guerre et attaché dur comme fer à un idéal chevaleresque. J'avais énormément lu, grandi avec Buchan, Conrad, Forester, Henty et Wren, mais aussi avec des livres sur la Seconde Guerre mondiale et sur celle de la France en Indochine. J'avais besoin de me confronter à des situations où ma vie serait en danger. Cela me démangeait de savoir, tout en l'appréhendant, comment je réagirais si j'étais en danger de mort. Allais-je me comporter comme un fier héros de Buchan ou paniquer et m'enfuir ?

Mon éducation indienne me donnait une idée de la vie dans un environnement colonial. Jusqu'en 1953, j'avais grandi dans une Inde tout juste indépendante ; le mode de vie de mes parents relevait de la plus pure tradition coloniale britannique. J'étais beaucoup plus séduit par la version française, que je croyais fondée sur le système des trois B – Bars, Boulevards et Bordels. Bien sûr, ça ne se résumait pas à ça, loin de là, mais cela aida à me rendre l'Indochine si attirante et fascinante quand j'y arrivai enfin.

Les Français avaient assis leurs idéaux coloniaux en imposant aux indigènes d'Indochine leurs conceptions en matière d'éducation, de culture et de religion. Leurs règles se révélèrent souvent brutales. Mais, comparant les systèmes coloniaux français et britannique, Lyautey – ce maréchal de France avisé qui joua un rôle héroïque lors de la conquête française du Tonkin, la région la plus septentrionale du Vietnam – déclara un jour que les Britanniques avaient un avantage sur les Français car ils envoyaient en Orient des personnes qui « étaient habituellement des gentlemen ». Cependant, il poursui-

vit : « Nous avons un avantage sur vous. Nous sommes plus ouverts avec les Orientaux, et moins obsédés par les préjugés de classe et la couleur de peau. » Et c'était vrai. Un officier français se promenant dans la rue avec sa femme autochtone et ses enfants métis était chose fréquente dans les colonies françaises. Les Anglais voyaient d'un mauvais œil les mariages mixtes, s'isolaient dans des clubs « réservés aux Blancs » et avaient tendance à regarder leurs sujets coloniaux comme membres d'une classe sociale inférieure. En Indochine, les Français avaient colonisé jusqu'aux racines de la vie, et de la sorte, même le pauvre passeur sur le Mékong aurait pu autrefois être Français – ainsi que le type qui peignait en haut d'une échelle et celui qui la tenait en bas. Dans l'Inde étriquée de l'Empire britannique, un Anglais n'aurait jamais daigné exercer des boulots si « précaires ». Cette différence d'approche entre Français et Britanniques était évidente au Cambodge où, par exemple, une institution française comme le lycée Descartes – face à l'hôtel Le Royal de l'autre côté de l'avenue ombragée – accueillait, à l'époque de mon arrivée, un mélange exquis d'enfants cambodgiens couleur noisette et de petits Français blancs.

Le Royal devint vite ma maison, et son personnel courtois, dirigé par Monsieur Loup, le patron, aussi familier que mes collègues. C'était le rendez-vous de la communauté étrangère, et particulièrement des Français. Chaque jour voyait son lot de Françaises aux longues jambes égayer les abords de la piscine. Leur présence enflammait notre désir et appelait des cocktails bien frappés. La Sirène, le restaurant en plein air, pro-

posait du homard frais de Kep, du crabe et un délicieux poisson appelé la Demoiselle du Mékong. Invariablement, tous les matins au réveil, un Français chauve, musclé et bronzé faisait ses cinquante longueurs. C'était le docteur Paul Grauwin, médecin chef lors du siège de Diên Biên Phu en 1954, et l'un des héros de cette terrible bataille qui avait coûté à la France son empire indochinois. Ce héros modeste s'était établi à Phnom Penh où il dirigeait une clinique.

Les Occidentaux – dont bon nombre des quelque trois mille membres de la communauté française – étaient insensibles aux combats ; de fait, la guerre ajoutait un certain frisson à ces existences passées dans de coquettes villas blanches protégées par de hauts murs. Les Français, dans l'ensemble, nourrissaient une saine méfiance envers les journalistes, dont la plupart étaient américains, et ils les regardaient avec perplexité, si ce n'est avec une franche hostilité. Ils les associaient aux mauvaises nouvelles et au chaos et, en un sens, ils avaient raison. Ces Français pensaient que les communistes étaient en train de gagner la guerre au Vietnam, pas seulement à cause des échecs de l'armée américaine et de sa sale habitude de remplacer les effectifs humains par la puissance de feu, mais aussi comme le résultat de l'accès libre aux zones de front accordé aux journalistes par les États-Unis.

Ils oubliaient que les Français, eux aussi, avaient perdu leur guerre en Indochine, malgré les sévères restrictions de mouvement qu'ils avaient imposées à la presse. Par conséquent, ils vivaient comme une intrusion sur leur territoire la présence de journalistes anglo-saxons avec lesquels ils se montraient plutôt froids.

Difficile de discuter avec eux, qui avaient vécu dans un havre de paix. Désormais, leur univers douillet était en train de s'effriter à mesure que la guerre du Vietnam s'étendait au-delà de ses frontières jusqu'à cet exotique coin reculé. Certains Français, et plus particulièrement les planteurs de caoutchouc, qui avaient vécu dans le passé au Vietnam, voyaient leur déclin les rattraper.

Avant 1970, peu de pays en Asie étaient aussi unis derrière leur dirigeant que l'était le Cambodge du prince Norodom Sihanouk. Son petit royaume demeurait une merveilleuse oasis de paix. Néanmoins ce calme était trompeur. Quantité de paysans s'étaient radicalisés au fil d'années de résistance contre les Français. Ils entretenaient une haine tenace à l'égard de tout ce qui avait un rapport avec les villes, qu'ils percevaient comme corrompues et source d'oppression. Ces élans de mécontentement avaient fini par se transformer, dans le nord-ouest du Cambodge, en une révolte paysanne que l'armée de Sihanouk avait écrasée sans pitié.

La neutralité du Cambodge était alors fortement mise à mal, bafouée à la fois par les communistes vietnamiens et les Américains. Le port de Kompong Som (qui s'appelait à l'époque Sihanoukville) était la porte d'entrée du ravitaillement militaire venu du Nord-Vietnam et transporté à travers le Cambodge jusqu'aux forces communistes du Sud-Vietnam. En 1969, le président Nixon autorisa secrètement le bombardement par les B52 des sanctuaires des Vietcongs et des communistes nord-vietnamiens à l'intérieur du territoire cambodgien à la frontière avec le Sud-Vietnam, à moins d'une centaine de kilomètres de Phnom Penh. Le rêve de neutralité cambodgienne s'évanouissait.

En mars 1970, alors qu'il était en voyage à l'étranger, Sihanouk fut victime d'un coup d'État organisé par son très droitier ministre de la Défense, le général Lon Nol, qui le priva de son statut de chef d'État à vie. De mauvaise grâce, il fit alliance avec ses ennemis : un minuscule groupe de communistes cambodgiens, connus sous le nom de Khmers rouges et qu'il avait par le passé voulu anéantir, ainsi qu'avec Hô Chi Minh et les communistes de Hanoï. Lon Nol entraîna le Cambodge dans la guerre du Vietnam aux côtés du Sud et des États-Unis, et cela marqua le début du désastre. L'unité du Cambodge se disloqua pour laisser place à une guerre aussi amère qu'acharnée. Cinq années de carnage suivies d'une révolution sanglante, d'une famine et d'une occupation étrangère. Les contrecoups s'en ressentent encore aujourd'hui.

Lon Nol donna quarante-huit heures aux forces communistes vietnamiennes pour plier bagage. Ces derniers ignorèrent l'ultimatum. Une vague de ressentiment anti-vietnamien balaya le pays, reflétant l'hostilité séculaire entre deux peuples culturellement et ethniquement différents. Des événements cyniquement attisés par le gouvernement Lon Nol.

Des milliers de Vietnamiens dont les familles vivaient à Phnom Penh depuis des années, voire des générations, se réfugièrent dans des camps de fortune, des églises, des écoles pour se protéger de la fureur cambodgienne. À l'intérieur des terres, des milliers de Vietnamiens et de Vietnamiennes furent massacrés, leurs corps jetés dans le Mékong, ils flottèrent en aval vers Phnom Penh et au-delà, vers Neak Leung. Un prêtre catholique français veilla des jours et des nuits sur les berges du Mékong,

en larmes, à essayer de compter les cadavres. Peu de temps après, il eut la gorge tranchée par les maquisards communistes.

Quand j'arrivai, la guerre avait déjà basculé dans l'irrationnel. Lon Nol, à l'origine du coup d'État, apparaissait comme un piètre vassal. Ses parrains américains étaient incapables ou ne souhaitaient pas endiguer la corruption, le gâchis et l'incompétence qui régnaient dans les hautes sphères de son armée, surpassée par celle des communistes vietnamiens. Une force mixte composée d'Américains et de Sud-Vietnamiens fonça vers l'est du Cambodge afin de détruire les sanctuaires de l'armée nord-vietnamienne (NVA) et vietcongs pour protéger le retrait américain du Sud-Vietnam. Mais ce fut un désastre pour le Cambodge. La guerre se propagea à travers tout le pays tandis que les NVA quittaient les régions frontalières pour se mettre à l'abri à l'intérieur du pays. Une par une, les provinces tombèrent entre leurs mains et celles de leurs alliés communistes cambodgiens, les Khmers rouges, ou devinrent totalement instables. En un rien de temps, Phnom Penh fut coupée de la plupart des campagnes, et les accrochages devinrent de plus en plus fréquents dans sa zone suburbaine.

Même s'ils plongeaient dans les abysses de la guerre civile, les Cambodgiens conservaient leur goût du divertissement. Lors de la proclamation de la République, en octobre 1970, tandis que le gouvernement Lon Nol abolissait formellement la monarchie, Phnom Penh frémissait de vie. Les fêtes foraines pullulaient en ville, où régnait une atmosphère de kermesse perpétuelle. Le prix des denrées alimentaires n'était pas exorbitant ; les

trottoirs n'étaient pas encore transformés en ces interminables dortoirs, avec des gens allongés à même le sol, qu'ils seraient par la suite ; les cafés étaient pleins ; la foule souriante et bienveillante semblait respirer un air auréolé d'éclats de rire. Phnom Penh restait une ville où il faisait bon vivre, et aussi absurde que cela paraîtra par la suite, ses habitants étaient pleins d'espoir.

Dans un coin de mon studio de l'hôtel Le Royal trônaient un mystérieux sac à dos et une sacoche d'appareils photo. Un bon moment qu'ils étaient là ; pas réclamés, abandonnés et visiblement oubliés. Je m'interrogeais souvent sur leur propriétaire. Un jour, j'en parlai à mes collègues et appris qu'ils appartenaient à un jeune et beau photographe français, Claude Arpin, qui avait disparu dans l'est du Cambodge quelques jours avant mon arrivée. Arpin faisait partie d'un groupe cosmopolite de journalistes qui s'étaient volatilisés dans la confusion des premiers jours de la guerre, lorsque la ligne de front n'était pas encore clairement établie et qu'une route sûre le matin pouvait changer de mains pendant la journée.

Parmi eux, deux Français : Guy Hannoteau, un écrivain que j'avais rencontré au Tchad six mois plus tôt et dont j'admirais l'intelligence et le goût de l'aventure ; et Gilles Caron, qui s'était fait un nom comme photographe de terrain talentueux au cours des événements de Mai 68 à Paris. Le photographe Sean Flynn, fils de l'acteur Errol Flynn, rentré précipitamment de ses vacances à Bali dès l'extension de la guerre au Cambodge, s'était évaporé sur la même route. Deux décennies plus tard, leurs corps n'avaient toujours pas été

retrouvés. Proportionnellement, un plus grand nombre de journalistes allait perdre la vie au Cambodge lors de ces premières semaines de guerre que lors de n'importe quel autre conflit depuis la Seconde Guerre mondiale.

Je n'ai jamais rencontré Arpin. Il fut capturé et est présumé mort, bien que personne ne sache précisément comment il a été tué. Mais au cours des années suivantes, il m'arriva de ressentir son ombre. Il était la quintessence de ces jeunes Français, hommes d'action des difficiles années d'après guerre, prêts à risquer leur vie pour leurs convictions. Comme s'ils avaient le besoin impérieux de laver l'affront et la honte de la défaite de 1940 et de l'Occupation en cherchant à tester leur courage sous les cieux indochinois et nord-africains. Ancien parachutiste des troupes coloniales françaises, il avait soutenu la cause de l'Algérie française et avait été emprisonné pour son rôle dans la mutinerie contre le général de Gaulle ; il était venu au Vietnam pour devenir photographe de guerre. C'était un homme en colère, opposé à la politique de décolonisation de la France. Comme les autres, il disparut par une chaude journée sur la route nationale 1, en quête d'une bataille à photographier.

La route nationale 1, ancienne route coloniale, longe le Mékong de Phnom Penh jusqu'au ferry de Neak Leung où l'on traverse le fleuve, puis continue à travers la province de Svay Rieng, couverte de rizières, jusqu'à la frontière vietnamienne et Saïgon. En temps ordinaire, un voyage sans difficulté particulière. Mais c'est sur cette route parallèle au Mékong que tant de journalistes ont été faits prisonniers, que certains des



## Table des matières

Chronologie.. . . . .	9
Terres d'un passé toujours vivant. . . . .	11
Guerre dans les rizières . . . . .	21
Jacqueline .. . . . .	63
Embuscade fluviale . . . . .	105
Désertion .. . . . .	121
La chute de Phnom Penh .. . . . .	143
Hanoï.. . . . .	203
Les yeux du Vietnam. . . . .	229
Kidnappé .. . . . .	245
Après les Khmers rouges. . . . .	277
Adieu l'Indochine .. . . . .	299
Épilogue . . . . .	309

*Reproduit et achevé d'imprimer  
par CPI Firmin-Didot  
(Mesnil-sur-l'Estrée)  
en mai 2019.  
Numéro d'imprimeur : .....*

Imprimé en France